

# 1

Lorsque je rentrai chez moi ce lundi matin, Paul Martin n'avait pas quitté les lieux, contrairement à ce qui était convenu. J'en fus d'autant plus irrité que je le trouvai tranquillement allongé sur mon lit, chaussures aux pieds. J'avais pourtant signalé, dans mon annonce, que je tenais à ce que l'on se déchausse dans l'appartement. J'allais lui signifier mon mécontentement quand je m'aperçus que ses yeux étaient ouverts et son regard fixe. Parce que je n'étais pas du genre à m'affoler, je pris ses mains qu'il avait croisées sur la poitrine: elles étaient froides. Et parce que je n'étais pas du genre à accepter aussi facilement la réalité, je plaçai deux doigts sous son nez: il ne respirait pas. Aucun doute désormais, Paul Martin était mort.

Voilà qui n'arrangeait pas mes affaires. Avant de téléphoner

aux secours, j'allai à la cuisine pour détacher d'un geste sec une feuille de Sopalin puis j'effaçai les empreintes que je venais de laisser sur les mains du macchabée. J'avais vu ça dans des films. À la différence que ce jour-là, le Sopalin que j'utilisai était orné du mot «*love*» en lettres dodues et colorées. Le marketing ruine même les meilleurs effets dramatiques, pensai-je avec une pointe de contrariété. Je jetai l'essuie-tout à la poubelle et composai le 15.

Au standardiste, j'expliquai avoir eu le déplaisir, au retour de mon week-end à La Bourboule, de trouver un homme mort étendu sur mon lit. Alors même que l'objectif de ce séjour thermal était de me relaxer, précisai-je. Oui, j'étais parfaitement sûr que l'homme était mort. Non, ce n'était pas un membre de mon entourage. Oui, je connaissais son identité, du moins celle qu'il avait renseignée sur la plate-forme de location d'appartements via laquelle il avait réservé mon logement pour deux nuits. Entendu, je resterais sur place en attendant l'arrivée de l'équipe du SAMU. Je déclinai mon adresse et raccrochai.

Ce ne fut qu'à ce moment-là que je remarquai la boîte de médicaments posée sur la table de chevet. Je m'en approchai sans la toucher et notai la présence d'un gros pictogramme rouge semblant indiquer qu'il ne s'agissait pas là de pastilles Valda. J'étais en train de me tordre le cou pour déchiffrer le nom de la molécule – quelque chose de compliqué terminant par «*zepam*» – quand mon téléphone sonna. Je le sortis de ma poche en saluant la rapidité d'intervention des services publics avant de constater que l'appel provenait de Mathis Bellevue, le rédacteur en chef du magazine de mode pour lequel je travaillais régulièrement. J'hésitai avant de décrocher, crispé par avance par son ton cool et faussement désinvolte.

Puis je songeai que cet énergumène était capable de me laisser un message, qu'il me faudrait ensuite l'écouter et, pire encore, le rappeler. Je préférai abréger mes souffrances et décrochai.

« Salut mec! Ça va? Dis-moi, t'as vu mon mail?

— Non, je rentre tout juste de La Bourb...

— Ah, super! Je t'ai envoyé le prochain papier à corriger.

— Tu en as besoin pour quand?

— Maintenant.

— Bon, je m'en occupe.»

Je m'installai sur la table du salon et, pendant le démarrage de l'ordinateur, méditai sur les accidents de parcours qui m'avaient conduit à devenir correcteur indépendant. Ils étaient nombreux. Un jour je m'étais amusé à les lister, pour le plaisir simple que procure l'exhaustivité, mais assez vite je n'avais plus trouvé cela amusant.

En ouvrant ma boîte mail, je découvris le message de Mathis. Il n'y avait pas de texte, juste un smiley qui souriait, alors que lui-même ne souriait jamais. J'avais souvent constaté, chez mes interlocuteurs, que leur propension à utiliser des émoticônes était inversement proportionnelle à leur capacité à afficher des émotions réelles. Je téléchargeai la pièce jointe, soupirai en découvrant le sujet de l'article et m'attelai à la tâche.

Tandis que je retouchais un texte abscons sur «les erreurs à éviter pour bien choisir son short», Paul Martin refroidissait dans la pièce d'à côté, la température de son corps diminuant progressivement jusqu'à rejoindre celle de l'air ambiant – soit un petit 19°C, conformément aux préconisations gouvernementales.

Je m'interrogeais sur les sources utilisées par le rédacteur

de l'article, qui affirmait, un peu hâtivement selon moi, que la longueur idéale d'un short se situait entre cinq et sept centimètres au-dessus du genou, quand plusieurs brefs coups de sonnette retentirent dans l'appartement.

Deux hommes se tenaient sur le palier, chacun avec un sac à dos rouge criard sur l'épaule.

« C'est le SAMU, annonça l'un d'eux, un type trapu dont le polo réglementaire, perçu du temps de sa prime jeunesse, lui moulait le nombril. Vous êtes monsieur Soupel? Nous venons constater le décès. »

« La police arrive », ajouta l'autre lorsque je m'effaçai pour les laisser entrer.

J'hésitai à leur demander de se déchausser – après tout il n'y avait pas d'urgence, Paul Martin était mort depuis longtemps – mais les deux hommes avaient déjà traversé le salon à grandes enjambées.

« Porte du fond, à droite », leur dis-je, résigné.

Je profitai des quelques minutes qu'ils passèrent dans la chambre pour arroser mon philodendron dont les larges feuilles en forme de cœur s'alanguissaient dans une muette imploration.

« Il est mort », déclara solennellement le médecin après avoir posé une main velue sur mon épaule.

Je me rembrunis une fraction de seconde en pensant qu'il parlait de mon arbuste, puis posai avec soulagement mon arrosoir sur la table. J'imaginais qu'il me fournirait des informations supplémentaires, mais l'homme se tut. Son collègue nous rejoignit au salon, et nous restâmes tous les trois silencieux, sans que je sache s'il s'agissait d'une forme de recueillement ou d'un simple blanc dans la conversation. Dans le doute, je laissai passer quelques secondes.

« C'est courant ? demandai-je enfin.

— Quoi donc ?

— Eh bien, les suicides dans des appartements de location. Je comprends qu'on choisisse de faire ça dans une chambre d'hôtel. C'est un espace fonctionnel, impersonnel, dépourvu de bibelots ou de souvenirs susceptibles de vous faire regretter quoi que ce soit. Et puis, on ne veut pas forcément que son corps soit retrouvé par un membre de sa famille, on rechigne à souiller sa propre literie, on songe aux frais de nettoyage qui incomberont aux héritiers, aux murs qu'il faudra repeindre. La culpabilité s'ajoutant à la culpabilité, on opte pour la chambre d'hôtel. Mais se suicider chez un inconnu ! Au milieu de ses effets personnels ! Avouez que c'est curieux. Et très indélicat. »

Les deux hommes se regardèrent sans un mot, sans doute appréciaient-ils la sagacité de mon raisonnement.

« Ce qui est curieux, en l'occurrence, c'est que la victime a ingéré une grande quantité de... », commença le médecin boudiné, avant d'être interrompu par le son strident de la sonnette.

J'allai ouvrir en pestant contre l'un de ces mauvais timings qui constituent ma vie.

« Police », maugréa d'un ton las un moustachu d'une cinquantaine d'années. Il brandissait une plaque que je regardai à peine tant mon regard était attiré par les ongles de sa main, rongés au sang.

« Je suis le capitaine Loustac, et voici mon adjoint, le lieutenant Descloux », dit-il en désignant un échalas dont les deux incisives de devant pinçaient la lèvre inférieure.

« Ah, lâcha le capitaine après un bref silence comme s'il venait de s'apercevoir de la présence d'une troisième personne

sur le palier, et voici ma collègue de la police scientifique. Procédure de routine, ajouta-t-il pour casser d'emblée l'éventuel prestige associé à la profession de la jeune femme. On n'est pas dans *Les Experts* ici. »

L'intéressée leva brièvement les yeux au ciel, à la manière de quelqu'un qui entendait cette formule pour la énième fois.

Je fis entrer cette petite foule en rangers, qui retrouva au salon les médecins du SAMU en train de boucler leurs sacs à dos. Ils tinrent un court conciliabule, dont je regrettais d'être exclu, puis les deux urgentistes partirent en me saluant du bout des lèvres.

Le lieutenant Descloux vint vers moi, pendant que ses collègues se dirigeaient vers la chambre.

« Installons-nous à la cuisine, suggéra-t-il, nous serons mieux. »

Nous n'étions pas mieux, puisque ma cuisine était minuscule et seulement pourvue de deux tabourets en plastique, mais je me gardai de le lui faire remarquer.

« Un café? », proposa-t-il comme s'il était le maître de maison.

Je déclinai et ne lui retournai pas la question. Il ne s'agirait pas que cet inconnu à la pomme d'Adam pointue se sente comme chez lui.

Descloux croisa ses jambes maigres et sortit un carnet de sa poche. Avec beaucoup de pédagogie et peu d'entrain, il m'expliqua devoir m'auditionner dans le cadre de l'enquête en cours. Il multiplia les précautions oratoires pour me faire comprendre que je n'étais suspecté de rien, ce qui naturellement éveilla mon inquiétude.

« Connaissiez-vous la victime? commença Descloux.

— Non. Enfin, je l'ai croisée samedi matin, au moment de lui remettre les clés.

— Cet homme n'avait jamais loué votre logement auparavant?

— Non.

— Comment était-il, samedi matin ?

— En retard.

— Je voulais parler de son comportement.

— Nous n'avons échangé que quelques mots, je devais me dépêcher d'aller prendre mon train à la gare de Lyon.

— Il ne vous a pas semblé triste ou angoissé ?

— Pas plus que moi. »

Le lieutenant leva les yeux de son carnet, perplexe.

« Sauf que lui, il est raide mort depuis deux jours, lâcha-t-il.

— Vous voulez dire qu'il s'est suicidé samedi matin ? m'étonnai-je.

— C'est la conclusion des médecins, qu'il faudra faire confirmer par le légiste.

— Mais il avait loué l'appartement pour deux nuits ! Il aurait au moins pu profiter de la journée du samedi et faire ça dimanche, observai-je. Ou bien ne louer que pour une nuit.

— Vous suggérez qu'il aurait pu économiser sur son suicide ? » répliqua Descloux en haussant un sourcil.

Je préférai ne pas répondre à la provocation du lieutenant.

« Pourquoi pensez-vous qu'il a choisi votre appartement parmi tous ceux disponibles sur la plateforme ?

— Je n'en sais rien, balbutiai-je, un peu désarçonné par ce que sous-entendait sa question. Pour sa propreté, j'imagine. Et puis, mon profil est plutôt bien noté sur le site.

— Et le sien ?

— Il me semble que le sien était vierge.

— Ni photo ni commentaire?

— Je ne crois pas.

— Et comment s'appelait-il?

— Paul Martin. »

Le lieutenant poussa un sifflement fatigué entre ses dents.

« Donc quelqu'un qui porte le patronyme le plus passe-partout qui soit, qui n'a ni historique ni photo, ça ne vous a pas alarmé?

— Non, dis-je en ayant le sentiment de donner une mauvaise réponse. Moi-même j'apprécie la discrétion, ajoutai-je pour me justifier.

— Je vois, répondit Descloux sans se départir de son air réprobateur. Avez-vous été contacté par des proches de la victime au cours du week-end? De la famille ou des amis qui se seraient inquiétés qu'il ne réponde pas au téléphone, par exemple?

— Non. »

Le lieutenant Descloux ayant épuisé sa liste de questions pertinentes, il enchaîna avec d'autres, complètement fantasques (« D'autres personnes s'étaient-elles suicidées dans mon appartement? »; « Avais-je eu un mauvais pressentiment au moment de conclure la transaction? », etc.). Je compris que sa mission était de me tenir la jambe jusqu'à ce que ses deux collègues aient fini leur travail dans la pièce d'à côté.

Lorsqu'enfin le capitaine Loustac fit irruption dans la cuisine, il se cala contre le meuble de l'évier et croisa les bras sur son torse épais. « Drôle d'histoire », grommela-t-il. La victime n'avait pas laissé de lettre d'adieu, expliqua Loustac, on n'avait retrouvé ni son portefeuille, ni ses papiers d'identité, ni son téléphone.

« Qui, de nos jours, part en week-end sans carte bleue ni téléphone portable ? » demanda-t-il comme pour lui-même. Son regard auscultait pensivement les taches d'humidité du plafond et, le visage ainsi levé, je remarquai qu'une disgracieuse touffe de poils, juste sous son menton, avait échappé à son rasoir.

« Vous êtes bien sûr de n'avoir touché à rien ?

— Certain.

— De toute façon, nous avons relevé les empreintes », ajouta-t-il comme une vague menace.

Le capitaine m'informa ensuite que le corps allait être transporté à l'institut médico-légal pour être autopsié et l'appartement mis sous scellés pendant cinq jours, le temps de mener les investigations nécessaires. Il fallait donc que je trouve un hébergement jusqu'à samedi. Au besoin, on me convoquerait au commissariat pour de plus amples questions. On allait aussi devoir consulter les messages que j'avais échangés avec Paul Martin via la plateforme de location d'appartements.

Trouver un mort dans son lit peut être choquant, déclara enfin le capitaine Loustac, qui ne manquait pas de bon sens. Une cellule psychologique était à ma disposition si j'en ressentais le besoin, voulais-je qu'il me donne le numéro ?

Je repensai brièvement à la seule fois où j'avais consulté une psychologue, il y a quelques années. À l'issue de la première séance, qui s'était plutôt bien passée, ma thérapeute m'avait demandé de préparer une « liste de gratitude » pour notre prochain rendez-vous. Je n'y étais plus jamais retourné.

« Je vais très bien, je vous remercie, dis-je. D'ailleurs, j'ai du travail. »

Le lieutenant Descloux m'accompagna prendre quelques effets personnels pour les prochains jours. Dans un sac à dos je fourrai mon ordinateur, des vêtements qu'on avait préparés pour moi de sorte que je n'aie pas à repasser dans la chambre, deux livres, ma trousse de toilette.

Je sortis ensuite de chez moi après avoir remis les clés à un inconnu pour la deuxième fois en trois jours.

Je marchai quelques minutes dans la rue, encore calme à cette heure matinale, et m'adossai à la façade d'un immeuble. Le cœur battant, je sortis de la poche arrière de mon jean un morceau de carton rectangulaire : la carte de visite d'un coiffeur, situé dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement. Je l'avais trouvée coincée dans le cadre du miroir de la salle de bains lorsque j'étais allé y récupérer mes affaires de toilette.

On ne pouvait pas dire que Loustac et son adjoint m'avaient fait bonne impression. Mais alors là, qu'ils n'aient pas noté la présence étrange, dans ma salle de bains, de la carte de visite d'un coiffeur alors que je suis chauve comme un œuf, cela confine à de l'amateurisme. Dans ces circonstances, on comprendra donc pourquoi je n'eus d'autre choix que de m'en mêler.